

Une soirée de bonheur

Grace et Gloria

Alexandre Lazaridès

Numéro 96 (3), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (2000). Compte rendu de [Une soirée de bonheur : *Grace et Gloria*]. *Jeu*, (96), 47–50.

Une soirée de bonheur

Une grande comédienne

On n'en vit pas souvent, des soirées de bonheur semblables à celle que nous offre Viola Léger dans la pièce à succès de Thomas Ziegler, *Grace et Gloria*, que le Théâtre du Rideau Vert a repris la saison dernière. Voilà une comédienne tout à fait exceptionnelle qui, au faite de sa carrière, parvient à combiner l'art et le naturel avec un équilibre si juste qu'on a envie d'employer à son endroit le mot « plénitude ». Elle nous met en présence de la vérité de son personnage Grace avec une force et une évi-

dence telles que les frontières entre la fiction et la réalité semblent soudain abolies. Son regard pétille d'une lumière qu'on pourrait distinguer de la dernière rangée du balcon. Et quelle gestuelle fluide et expressive ! Ses mains et ses bras n'arrêtent pas de tisser autour d'elle, par leurs incessants mouvements, un espace chargé de vie et de sens. Avec son accent acadien si chantant, aux roulements flûtés qui étirent doucement les phrases vers l'aigu, elle transforme la moindre de ses expressions en trouvaille surgie de très loin, de l'histoire même qui a forgé cet accent. Les rires que suscitent ses réparties et réflexions aussi candides que justes de ton sont des rires d'intelligence et de sympathie, débarrassés de la dérision que tant de spectacles prétendument d'humour nous ont appris à fuir.

On sort de cette représentation réconcilié avec la vie, nourri

du sentiment d'avoir compris quelque chose au sujet de la mort, ce qui est bien d'ailleurs le but de la pièce de Ziegler, habilement construite mais, dans l'ensemble, assez prévisible. Grâce à Viola Léger, nous parvenons à oublier les ficelles d'une stratégie dramatique bien américaine, fondée sur le renversement de situation entre deux femmes que la mort aura rapprochées pour quelques jours durant lesquels elles s'aideront mutuellement à se découvrir et à se connaître, à vivre et à mourir. Les allitérations qui, sur le plan sonore, reliaient symboliquement leurs deux prénoms auront, au terme de la pièce, trouvé une sorte d'équivalence psychologique.

L'ancienne et la moderne

Gloria est une bénévole de l'association Hospitality dont le but est l'assistance aux malades en phase terminale. C'est une citadine élégante, instruite, à l'allure professionnelle, une femme bien moderne en somme. La voici qui arrive dans cette ferme isolée, quelque part aux États-Unis, avec les airs assurés de celle qui sait ce qu'elle doit faire pour aider une moribonde de quatre-vingt-dix ans à franchir le cap. Grace habite là toute seule ; elle a enterré depuis belle lurette son mari et ses cinq enfants. Son unique petit-fils vient de temps à autre lui tenir un peu compagnie. Hospitalisée il y a quelque temps, elle vient d'être renvoyée chez elle parce que les médecins ne

Grace et Gloria

TEXTE DE THOMAS ZIEGLER ; TRADUCTION DE MICHEL TREMBLAY.
MISE EN SCÈNE : DENISE FILIATRAULT, ASSISTÉE DE CAROLE CAOUCETTE ; DÉCOR : GUY NEVEU ; COSTUMES : ANNE DUCEPPE ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; CONCEPTION SONORE : LARSEN LUPIN ; ACCESSOIRES : JEAN-MARIE GUAY. AVEC VIOLA LÉGER (GRACE) ET LINDA SORGINI (GLORIA). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 21 AVRIL AU 16 MAI 1998, PUIS EN TOURNÉE À L'AUTOMNE 1999 ET AU PRINTEMPS 2000 AU QUÉBEC, DANS LES MARITIMES AINSI QU'AU SAIDYE BRONFMAN CENTER ET AU CENTRE NATIONAL DES ARTS, ET REPRISE AU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT DU 25 AVRIL AU 17 JUIN 2000.

peuvent plus rien pour sa maladie, et elle-même ne croit pas beaucoup aux soins médicaux ni aux médicaments. Restée vive d'esprit en dépit de son âge avancé, elle a vite fait de percer la mission de sa visiteuse qui, embarrassée, se dérobe devant ses questions trop directes dans leur simplicité même, au grand amusement de Grace : tant de chichi pour une mort ! D'ailleurs, elle n'a pas besoin d'aide, croit-elle. Dans son milieu familial dénué de richesses morales ou matérielles, elle a appris, depuis son enfance, à « retenir » ses besoins pressants (ça aide à l'hôpital, quand il n'y a personne pour vous apporter une bassine). Justement, elle s'est « retenue » longuement depuis son retour, trop faible pour se lever et se rendre jusqu'aux toilettes. Sur les instances de Gloria, elle accepte de « faire » au lit, et ce sera dans la belle soupière de porcelaine que lui avait offerte sa belle-mère, profanation qui la fait rire comme une douce vengeance. La scène est traitée avec doigté, dans un mélange de drôlerie et de gêne pudique dont Denise Filiatrault semble détenir le secret, quand les nécessités du corps finissent par l'emporter sur les réticences de l'esprit. Plus tard, Grace léguera ladite soupière à Gloria, mais on se demande si, avec les souvenirs qui s'y rattachent, la légataire pourra jamais y servir la soupe !



Cet épisode disons sanitaire brise la glace entre les deux femmes, à l'avantage de Gloria pourrait-on dire, puisqu'elle a su se rendre utile. Mais Grace va bientôt prendre sa revanche sur ce petit moment d'humiliation, après quoi la confiance pourra s'installer et les confidences s'entremêler. De son lit, elle apprend à une Gloria dépassée par la complexité de la tâche à bouillir un œuf sur le poêle à bois, espèce d'antiquité rustique tout autant que la pompe qui tient lieu de robinet. Ses directives sont assaisonnées de commentaires narquois sur l'incapacité des citadins à se passer de leur confort électroménager si encombrant. Grace va minuter la cuisson par le nombre de mailles qu'elle aura exécutées sur son tricot, tout en parlant de tout et de rien. Et son compte sera tout à fait exact, trois minutes précisément, s'émerveille Gloria. De quoi frapper d'inutilité toutes les montres du monde. Autre revanche pour Grace, lorsque Gloria découvre sous l'évier une souris prise au piège. Poussant de grands cris, elle grimpe sur un tabouret dans l'état de panique le plus total, sous les regards placides de la malade. Gloria ne se remettra de sa terreur qu'au terme d'une séance accélérée de yoga respiratoire que Grace observe cette fois avec stupeur. Celle qui prétendait l'aider à mourir n'est donc même pas capable d'affronter la vue d'une souris immobilisée et sans doute morte ? Ces femmes modernes, décidément !



Linda Sorgini et Viola Léger
dans *Grace et Gloria*, spectacle
du Théâtre du Rideau
Vert, créé en 1998 et présent
é en reprise. Photo : Pierre
Desjardins.

La mort à vivre

La première partie de la pièce est ainsi conçue comme une suite de joutes verbales que l'une ou l'autre des femmes remportera avant que leur relation ne trouve sa véritable dynamique. Le choc initial des coutumes et des idées, de la civilisation et de la nature, va lentement se modifier pour devenir échange d'expérience et complicité entre femmes donneuses de vie, face à la mort qui ne fait distinction de personne. Peu à peu, nous découvrirons que la vie pastorale n'a pas été très tendre pour Grace, mais ses peines, elle les avait enfouies sous les dénégations. Intrépide quand il s'agit de nommer les choses du corps, Grace n'a pas appris à nommer celles du sentiment. Elle découvrira auprès de Gloria la joie des souvenirs partagés et lui révélera, avec cette simplicité qui est la sienne, son plus beau secret, la passion qu'elle avait éprouvée pour un *preacher* de passage. En sa présence, confiera-t-elle à Gloria, elle se sentait comme « une motte de beurre dans un poêle brûlant ». Mais son mari, jaloux, renverra le *preacher* et la vie va reprendre, plus étouffée qu'auparavant, jour après jour, dans la longue servitude des obligations familiales et des tâches domestiques. Comme elle avait appris à « retenir », elle avait aussi dû « refouler ». Gloria, plus instruite de ces choses, l'aidera aussi à faire le rapport entre le physique et l'affectif, la réveillant,

mais trop tard sans doute, à son droit au bonheur. À bref délai de sa mort, nous verrons Grace s'interroger sur le sens de la vie qui s'achève et qu'elle n'a jamais su ni voulu remettre en question. Peut-être ne pourra-t-elle plus mourir en paix, maintenant qu'elle a compris qu'elle avait laissé la résignation s'installer en elle. Lucidité sans doute tardive et coûteuse, mais préférable tout de même, on peut le croire, à l'apparente sérénité qui était la sienne.

Pour sa part, Gloria aura à s'interroger sur le sens de la mort qui l'a frappée à travers son enfant et qui a fait d'elle une absente de la vie. Elle l'avait perdu dans un accident de voiture, et c'était elle qui conduisait ! Elle a commencé à « bénévoler », comme dit Grace, non seulement parce que sa carrière et sa vie conjugale la laissaient insatisfaite et vide, mais aussi pour apprivoiser un deuil impossible. Elle pensait y parvenir en approchant les mourants, dévouée mais involontairement distante par le fait que c'était elle-même qu'elle cherchait à travers eux, sans parvenir à les rejoindre réellement. Ses airs assurés étaient le masque de son désarroi, ce que Grace comprend par empathie, ayant perdu, elle aussi, deux enfants en bas âge. Au fur et à mesure qu'elle renonce à en imposer à sa malade, les toilettes de Gloria deviennent de plus en plus simples, ses gestes moins nerveux, sa démarche plus lente, sa voix plus

retenue. Aux côtés de cette vieille femme si chaleureuse, elle est en train de se retrouver, comme on recouvre la santé durant une convalescence. Épuisée par les veilles, elle accepte de s'étendre sur le lit de Grace pendant que celle-ci, installée dans sa chaise berçante, va la veiller comme une mère, dans l'attente d'un sommeil qu'elle fuit. La nuit est tombée, tout est silence. Un beau moment d'émotion toute simple.

Les chênes qu'on abat

Malgré tout, le drame de Gloria ne paraît pas entièrement convaincant. Il semble trop servir de contrepoint à la mort de Grace pour paraître nécessaire en soi et trempe un peu trop aussi dans la tarte à la crème psychothérapique. Malgré son talent, Linda Sorgini n'arrive pas à nous persuader de la réalité de sa douleur sourde et longuement refoulée, autrement dit, à transformer ses souvenirs en présence, et le fait divers en fait vécu. Ce soir de représentation, le récit de l'accident fatal auquel elle survivra, mais seule, était débité de façon peu sentie. Un autre aspect de la pièce de Ziegler est développé avec une insistance maladroite ; il s'agit de l'héritage que Grace veut laisser à son petit-fils. Elle avait vendu à vil prix une grande terre à quelque promoteur qui avait su flairer la situation de détresse de la vieille femme contrainte à l'hospitalisation. Gloria va essayer de convaincre Grace de poursuivre en justice. En vain, l'argent n'intéressant guère la vieille femme qui estime emporter ses vrais trésors en elle-même. Arrive enfin le moment où elles entendront, après les bulldozers et les dynamitages, les scies mécaniques entamer les grands chênes plantés du temps de Washington. Le bruit de leurs morsures voraces sur des arbres deux fois centenaires fera mal à la vieille Grace. Ces chênes qu'on abat, c'est, bien sûr, une métaphore de la mort qui la ronge déjà elle-même, ou encore, de la modernité en train de faire table rase du monde ancien. La scène rappelle trop, me semble-t-il, la fin de *la Cerisaie*, lorsque Lioubov entend le bruit de ses chers arbres fruitiers abattus par leur nouveau propriétaire, pour éviter le déjà-vu. Mais, surtout, cet aspect de la pièce, tout en soulignant un trait de caractère chez Grace, demeure adventice sur le plan dramatique, Tchekhov ou non, dans la mesure où la question de l'héritage n'a pas d'incidence sentie sur la relation des deux femmes.

On comprendra que ces réserves concernent surtout le texte et sont d'ailleurs, pendant la représentation, balayées par le rythme sans faille que Denise Filiatrault imprime à sa mise en scène. Portée par la traduction inventive et particulièrement savoureuse de Michel Tremblay autant que par la complicité évidente et bien rodée des deux actrices, elle signe là une réussite sur laquelle le grand public et la critique ont pu se rejoindre sans peine. Le fait est assez rare pour mériter d'être souligné. Dernier détail, la présence de la nature environnante, invisible du début à la fin, est exprimée de façon magnifique par les éclairages de Michel Beaulieu qui transforment les fenêtres en regards sur le monde extérieur. Le modeste intérieur de Grace, meublé de façon pourtant bien réaliste, en devient un lieu enchanté où les métamorphoses les plus surprenantes du cœur humain semblent aller de soi. ■